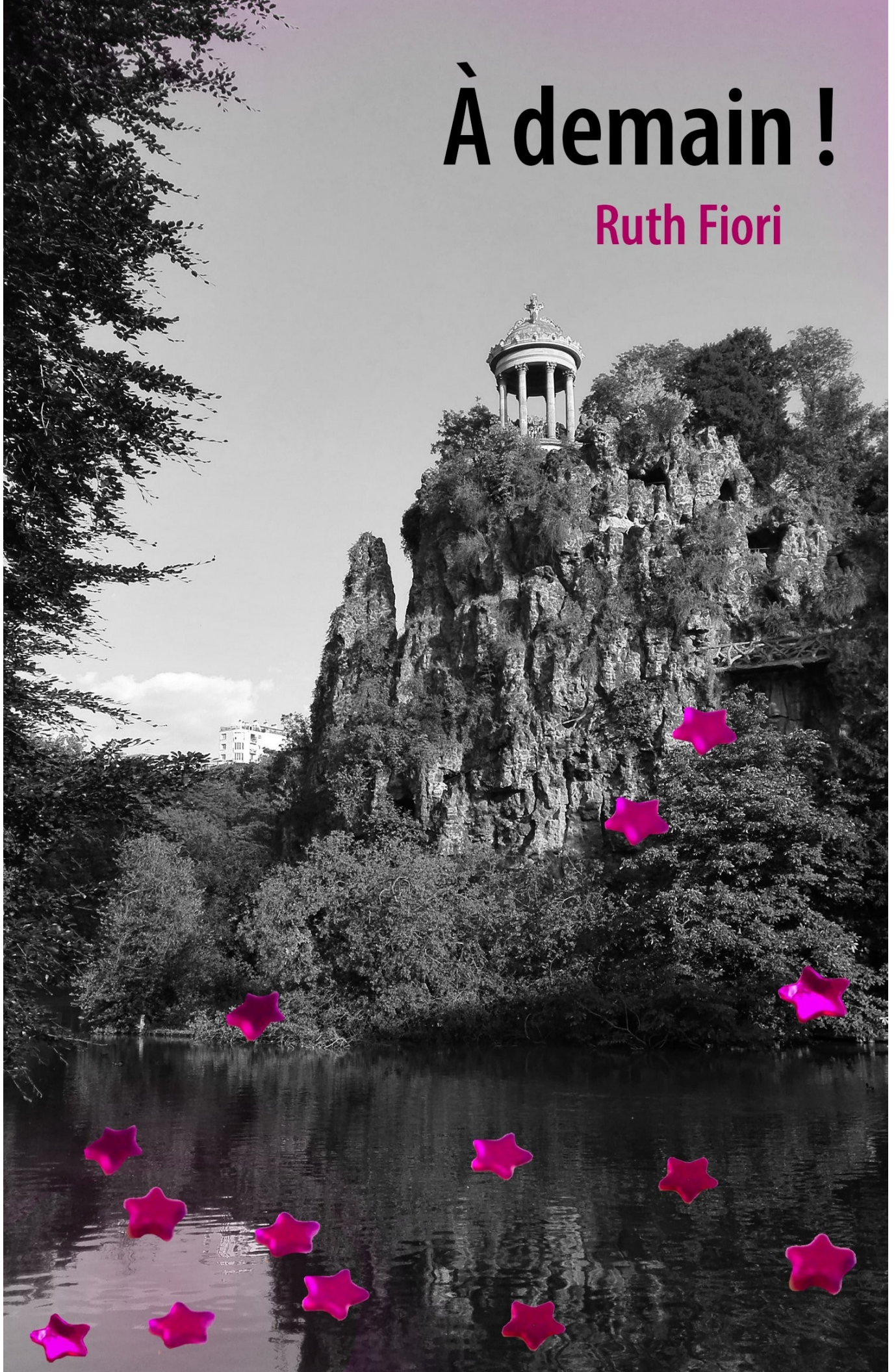


À demain !

Ruth Fiori



Ruth Fiori

À demain !

© Ruth Fiori, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-4384-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture du récit © Magali Segouin / Ruth Fiori
(à partir d'une photo du parc des Buttes Chaumont)

Le dimanche 25 janvier 2015, j'avais rendez-vous avec mon frère, mes parents et ma sœur, pour fêter mes trente-cinq ans chez elle. Lorsque nous avons pu ouvrir la porte de son appartement, nous l'avons trouvée inanimée sur son lit. À ce moment-là de ma vie, ma sœur était la personne qui m'était la plus intimement proche. La veille, nous étions allées courir au parc des Buttes-Chaumont, comme nous le faisons tous les samedis. Nos derniers mots, en nous quittant, avaient été « À demain ! ».

Deux mois après, j'ai commencé à prendre des notes. L'idée première était de lui rendre hommage. De dresser un portrait. Constituer un lieu, une place, où tout serait noté, d'où rien ne pourrait s'effacer. Contrer cet Événement, que je ne veux appeler ni sa Mort, ni sa Disparition, que je ne me résous pas à désigner. La recréer, ELLE, les souvenirs, nos échanges, notre lien. Sa contenance. Enfin, apprivoiser le drame. Dialoguer avec le choc.

Au fil des mois, puis des années, ces notes ont pris l'allure de déambulations émotionnelles. Un espace où je me suis autorisée à ressentir, exprimer, respecter mes états d'âme. Comment je faisais avec Ça. Le Choc, le Vide. Puis ce qui est advenu.

Le portrait de ma sœur est devenu un livre de deuil, le récit d'une évolution personnelle dans laquelle j'ai cherché systématiquement à la joindre, à l'associer à tous les changements, à la garder toujours avec moi. Aujourd'hui, ma vie est bien différente de celle qu'elle connaissait. Pour autant, c'est comme si elle en faisait toujours partie.

Ma sœur est née un 8 mars 1982. Je n'ai pas, évidemment, de souvenirs conscients de son arrivée. Mais ma mère aimait à raconter, lorsque nous étions plus jeunes, que j'en étais jalouse. Je m'allongeais dans son couffin, un long panier d'osier. Ma sœur devait sans doute m'apparaître comme une concurrence déloyale. À sa naissance déjà, c'était un très beau bébé, bien en chair, rond et joufflu, la peau très mate, qui suscitait l'admiration des passants ; elle affichait un air espiègle et rieur qu'elle portera toute son enfance. Moi j'étais maigrichonne. On m'imposa sans doute, à moi la plus grande, de tout supporter de ce beau bébé.

J'essaie de fouiller dans ma mémoire pour retrouver les plus lointains souvenirs de notre enfance. Des vacances à Villard-de-Lans, sans doute nos premiers jeux d'enfants conscients, qui se terminèrent par un petit incident (ma sœur s'était fait mal et j'en avais été tenue pour responsable). Je devais sans doute avoir quatre ans, ma sœur deux.

Ma mère racontait souvent que, lorsque ma sœur avait commencé à parler, un des premiers sons qu'elle avait prononcés était « ut ». Elle avait compris, après plusieurs « ut », que ce son était mon prénom. J'aimerais aujourd'hui avoir plus de souvenirs nets de notre petite enfance. Assurément nous étions des partenaires de jeux. À l'école, on nous prenait souvent pour des jumelles, bien que nous n'ayons, je l'ai dit, pas du tout la même morphologie (et que nous ne soyons pas dans la même classe). Ruth et Judith, c'était la paire que nous formions petites. Nos camarades, les enfants des amis de nos parents, s'amusaient à « contrepèteriser » nos prénoms. Cela devenait Juth et Rudith.

Nous jouions beaucoup ensemble, mais il y avait sans doute des jalousies et des rivalités inconscientes. Comme lors de nos goûters d'anniversaire, ou lorsque l'une de nous invitait une amie à elle à la maison. Il arrivait que l'autre joue plus avec cette amie, la « subtilise » en quelque sorte. De même, lorsque nous partions en vacances à trois enfants, avec notre cousine ou bien avec une de nos copines de classe, c'était à qui accaparerait le plus la camarade, comme si nous ne pouvions fonctionner que par paire, mais pas en trio.

Je devais trouver injuste que ma sœur, plus jeune, bénéficie plus tôt que moi des choses pour lesquelles j'avais dû attendre bien plus longtemps qu'elle, comme un appareil photo. Nos jeux viraient souvent à la chamaillerie, ce qui exaspérait nos parents.

Je me suis toujours sentie proche de ma sœur, même si je n'avais jamais eu conscience, jusqu'à l'Événement, que nous nous étions construites en miroir. Et même si, chose que je ne réalisais non plus à ce moment-là, j'avais été plus proche des aspirations parentales qu'elle. Malgré nos divergences de caractère, notre rapport différent à la famille (elle, s'étant tenue toujours plus à distance) et les moments d'énervement quotidiens lorsque nous habitons ensemble, j'ai toujours eu le sentiment que nous partagions les mêmes valeurs et des moments de complicité. Nous avons grandi à Saint-Denis. D'abord dans une cité des quartiers périphériques, puis en centre-ville. À l'adolescence, nous allions au cinéma ensemble, par exemple à l'Écran ou au Gaumont du Stade de France. Nous aimions faire les boutiques, rue de la République. Et il y avait aussi tous ces moments à deux où nous faisons « les gogoles », comme nous aimions le dire. C'était une manière de prononcer les mots, ludique et enfantine. Des mimiques et des clowneries. Ma sœur était plus drôle et fantaisiste que moi et, de nous deux, c'est elle qui s'amusait de facéties qui me faisaient rire. Cela donnait parfois des « délires » qui faisaient, longtemps après, référence, et qu'elle se plaisait à réactiver d'un mot magique, prononcé avec délectation. Comme lors de ce voyage à Rome en 1997, où elle s'était amusée à singer la statue de Saint-Pierre au Vatican, en étirant le nom de l'apôtre d'une voix drôle et mystérieuse qui me faisait éclater de rire (« les clés de Saint-Pieerrre »).

L'exigence parentale et la scolarité de chacune dessinèrent un comportement et une identité différente, qui s'affirmèrent avec le temps. Après le bac, au moment de choisir son orientation, et alors qu'elle découvrait le rock indépendant, ma sœur fixa sa voie : directrice artistique dans une maison de disques. Après avoir décroché un stage chez Sony Music lors de sa dernière année d'IUP de médiation culturelle, elle intégra Jive Epic, un label de variété française en tant qu'assistante de direction artistique. Ce choix, c'est quelque chose qui lui appartenait, un univers qu'elle avait investi en dehors des attentes familiales. Une marque d'indépendance, une provocation, presque, celle de placer son avenir dans sa passion pour le rock indépendant – Muse, Placebo, Radiohead, ces jeunes groupes que la radio Oui FM diffusait pour la première fois, et dont j'entendais régulièrement les chansons à son réveil, à travers la mince cloison qui séparait nos deux chambres. Une façon pour elle de se démarquer de la culture classique inculquée par nos parents et des années de conservatoire, elle qui, pourtant, avait aimé ses cours de violoncelle, adoré les concertos de Dvořák, de Tchaïkovski, *Le Cygne* de Saint-Saëns et participé au Festival de musique de Saint-Denis.

Tandis qu'elle choisit de quitter aussi tôt que possible la maison, et de s'installer dans les Yvelines où elle avait fini ses études, je restai chez nos parents jusqu'à ce que je sois en mesure de payer un loyer (ce que je pus faire en décrochant mon premier emploi de chargée d'étude et de recherche à l'Institut national d'histoire de l'art). Pendant toute la période où ma sœur était à Montigny-le-Bretonneux, elle prit ses distances avec le fonctionnement parental, la famille, la maison (la famille n'était pas ses amis, comme elle me le fera comprendre un jour). Il n'était pas simple de la voir, il fallait insister pour qu'elle me consacre du temps, même si je me déplaçais. Cependant, malgré cette prise de distance, nous avons commencé un échange de mails (que je redécouvrirai avec délice plus tard) et nous continuions de nous voir au moment des anniversaires, ces dates piliers scandant le déroulé des années les unes après les autres. Le 26 janvier pour moi. Le 20 et le 22 février pour notre père et notre frère (de neuf ans plus âgé que moi). Le 8 mars pour elle. Le 19 août pour notre mère, que nous fêtions souvent fin août, au retour des vacances des uns et des autres.

Sa place au sein du label de Sony Music l'amenait à être en relation avec une multitude d'artistes de la maison et à participer à de nombreux concerts. Ma sœur restait cependant assez discrète et même modeste sur ces relations professionnelles. Seule marque de ce nouveau statut, le jargon professionnel qu'elle adoptait souvent, et les quelques dimanches marqués par des déjeuners de famille où elle donnait l'impression d'être d'astreinte. Je me souviens notamment d'un déjeuner avec mon oncle et ma tante, mon cousin et nos cousines, sans doute l'une des rares fois où nos parents avaient pu réunir tout le monde dans leur nouvel appartement. Ma sœur avait commencé son poste chez Sony Music et répondait aux questions des uns et des autres sur son travail avec les artistes, la production de leurs albums, etc. Elle se faisait taquiner, car elle travaillait surtout avec de jeunes rappeurs, ce qui n'était pas du tout son style de musique, comme on l'a vu. D'ailleurs, justement, elle devait rester en veille pendant ce dimanche, car elle attendait l'appel d'un musicien, un certain Rim'K (qu'on prononçait Rim-Ka). Tandis que ma sœur gardait un œil sur son téléphone, les cousins blaguaient sur ce rappeur au prénom verlanesque. Soudain le téléphone sonna. Elle se leva précipitamment pour passer dans la pièce d'à côté, sans voir notre cousin, près de la table, prendre une voix suave, son téléphone à l'oreille : « Allo Judith ? C'est Rim'K à l'appareil. » Éclats de rires.